

Étienne Colonna et aux autres membres de cette famille qui fuyaient la fureur du pape; ensuite, sous prétexte que l'interdit dont la bulle frappait les églises de France devait suspendre toutes les fonctions ecclésiastiques, il s'empara des revenus du clergé, et s'en servit pour recruter de nouvelles troupes avec lesquelles le comte de Valois reprit la campagne et remporta une victoire éclatante sur les Flamands.

Peu de temps après, Philippe se créa un puissant allié par le mariage de sa sœur Blanche avec l'empereur d'Allemagne.

Boniface, à la nouvelle de cette alliance, abandonna immédiatement le parti d'Albert, et dans une audience solennelle, il déclara aux ambassadeurs de ce prince que l'élection de leur maître était nulle; qu'il le vouait à la haine des peuples comme homicide, et qu'il ne le reconnaissait ni comme roi des Romains ni comme empereur; puis, endossant une cuirasse dorée et se couvrant d'un casque, il éleva un glaive au-dessus de sa tête, en s'écriant : « Il n'existe point d'autre » césar, d'autre roi, d'autre empereur que moi, souverain » pontife et successeur de l'Apôtre. » Dès lors il continua à paraître dans les grandes cérémonies, tantôt sous le costume de pape, tantôt avec les ornements impériaux.

Cette année, la dernière du treizième siècle, offrit à Boniface une occasion très-favorable d'extorquer de l'argent aux peuples et de profiter de la superstition générale, qui dès l'origine de la civilisation attribuait à l'année séculaire une vertu rémunératrice. Il institua le jubilé, espèce de pèlerinage qui devait avoir lieu chaque fin de siècle, et pour lequel il accorda des indulgences plénières aux fanatiques

qui venaient visiter le tombeau de l'Apôtre et lui faire des offrandes.

Jean Villani, historien florentin, rapporte que dans le cours de l'année 1300 on compta plus de deux cent mille pèlerins à Rome. « Je puis en rendre témoignage, ajoute-t-il, » puisque j'habitais cette ville. Jour et nuit, deux clercs se » tenaient à l'autel de saint Paul, des rateaux à la main pour » retirer l'or que les fidèles ne cessaient d'y jeter. Avec ces » offrandes Boniface se forma un trésor immense, et les » Romains s'enrichirent tous en vendant leurs denrées des » prix excessifs aux simples qui venaient gagner les indul- » gences et vider leur bourse. » Cette institution n'était autre qu'une transformation des jeux séculaires des païens. Moïse, dans sa loi, avait établi une cérémonie analogue qui se renouvelait tous les cinquante ans : pendant cette solennité les dettes étaient remises, chacun rentrait dans l'héritage de ses pères, et les esclaves recouvraient leur liberté. Ainsi les papes n'ont même pas le mérite de l'invention de cette fête, qui est d'origine égyptienne; ils l'ont seulement dénaturée pour la transformer en une ignoble spéculation.

Philippe le Bel, qui subissait comme son père l'influence du clergé de France, s'était déterminé à entreprendre une expédition en terre sainte; mais avant son départ, il voulut faire cesser tout sujet de mésintelligence entre lui et le pape, et envoya comme ambassadeur à Rome Guillaume de Nogaret, afin de traiter des conditions de la paix. Boniface reçut très-mal le diplomate, et se permit de tenir en sa présence des discours outrageants pour le roi. Nogaret lui répondit avec la fermeté qui convenait au représentant d'une grande nation, et

lui fit sentir les dangers auxquels s'exposait l'Église romaine en se déclarant l'ennemie de la France. Le pape comprit enfin que le système d'intimidation et de violence qui lui avait réussi avec les Colonna pourrait avoir des résultats plus graves avec le roi de France; usant alors de dissimulation, il feignit d'être ramené à des sentiments pacifiques par l'éloquence de Nogaret, et engagea l'ambassadeur à écrire à Philippe que rien ne devait plus retarder son départ pour la terre sainte, et qu'il acceptait ses propositions. En même temps il fit prier le comte de Valois de passer en Italie à la tête de son armée, sous prétexte de pacifier les troubles de cette province, mais en réalité pour que la France se trouvât entièrement dépourvue de troupes et ne pût s'opposer aux manœuvres coupables de sa politique.

Lorsqu'il supposa le moment favorable, Boniface envoya à la cour de Philippe, en qualité de légat, Bernard Saissetti, évêque de Pamiers, homme violent et orgueilleux; ce digne ambassadeur du pape parla au roi avec tant d'insolence, que Philippe le Bel le chassa de sa présence, et lui défendit de reparaitre à sa cour, sous peine d'être traité comme criminel de lèse-majesté. Bernard, forcé d'obéir, instruisit aussitôt le saint-père de l'affront qui lui avait été fait, et prit la route du Languedoc, afin de soulever sur son passage les populations du Midi contre l'autorité royale, en prêchant contre Philippe, et en promettant des indulgences et une récompense à celui qui en délivrerait le monde par un assassinat.

Cet énergumène fut enfin arrêté par le métropolitain de Narbonne et envoyé au roi, qui fit partir aussitôt pour Rome Pierre Flotte, afin d'informer le pape de la conduite de son

légat, et pour lui demander l'autorisation de le punir. Mais bien loin de faire droit à cette juste réclamation, Boniface entra en fureur; il répondit à l'ambassadeur que l'évêque de Pamiers n'ayant fait que suivre ses ordres, méritait des éloges pour sa fermeté, et que si un seul cheveu tombait de sa tête, il saurait en tirer une vengeance terrible.

Trois jours après, le saint-père leva le masque, et publia une bulle où il se déclarait lui-même souverain absolu du royaume de France, et s'attribuait le pouvoir de disposer des dignités et des bénéfices séculiers ou ecclésiastiques; en même temps il citait tous les chefs du clergé français à Rome pour justifier leur conduite. Alors Philippe le Bel jugea qu'il était inutile de différer plus longtemps de punir le saint-siège; et le 10 avril 1302, il convoqua à Paris la noblesse, le clergé et le tiers-état dans un grand parlement, où il exposa ses griefs contre le pape.

Tous les membres de l'assemblée déclarèrent qu'ils étaient prêts à sacrifier leurs biens et leurs personnes pour s'opposer aux criminelles entreprises du chef de l'Église; les ecclésiastiques eux-mêmes blâmèrent son ambition et condamnèrent le scandale de son orgueil. La bulle du saint-père fut ensuite brûlée publiquement; Philippe déclara en présence des grands de sa cour, des pairs du royaume et des principaux magistrats, « qu'il désavouait son fils aîné pour » héritier de la couronne, et tous ses descendants, s'ils se » soumettaient jamais aux pontifes romains, » et il adressa à Boniface une lettre conçue en ces termes : « Sachez, » prêtre insolent, que nous ne relevons de personne pour le

» temporel, et que votre grande fatuité doit s'abaisser devant nous. »

Boniface ne se relâcha en rien de ses prétentions orgueilleuses, espérant que Charles de Valois, qui était encore en Italie, prendrait sa défense contre Philippe son frère; mais ses efforts pour gagner le prince furent inutiles; en vain le pape le nomma généralissime des armées de l'Église, avec pouvoir de faire la guerre à tous ses ennemis et de traiter avec eux; en vain il le déclara comte de Romagne et grand pacificateur de Florence; Charles demeura fidèle aux intérêts de la France, et refusa de prendre les armes contre son frère; il se rendit même à Florence, qui était alors déchirée par les factions des blancs et des noirs, afin de mettre un terme à ces déplorables querelles.

Ses bonnes intentions ne furent malheureusement pas comprises des Florentins; la faction des noirs se croyant favorisée par Charles de Valois, poursuivit à outrance le parti des blancs; on brûla leurs maisons, on dévasta leurs domaines, on égorgea les femmes et les enfants, enfin on commit partout des cruautés inouïes. Le célèbre poète Dante, l'un des chefs de Florence, et membre du conseil des dix, qui avait été député à Rome pour négocier la paix, eut son palais démoli, ses terres dévastées, et fut condamné au bannissement perpétuel dans la ville de Ravenne, où il mourut.

Boniface voyant l'impossibilité de pousser Charles de Valois dans une révolte contre son frère, voulut au moins le retenir en Italie, afin d'enlever à la France le secours de son épée, et il l'amusa par des semblants de préparatifs de guerre

contre le roi de Sicile, pendant qu'il intriguait en Angleterre, en Espagne et en Allemagne, pour obtenir des sommes considérables en faveur des Flamands, qui étaient soulevés contre Philippe.

Enfin le saint-père assembla un consistoire, auquel assistèrent un grand nombre de prélats qui avaient été convoqués à Rome pour délibérer sur la conduite de la France à l'égard du saint-siège; l'évêque d'Auxerre était le représentant de Philippe, et les prélats de Noyon, de Coutances et de Béziers, comparaissaient au nom du clergé romain.

Dans son discours d'ouverture, Boniface déclara que la dynastie des Capets était une race de voleurs et d'assassins, que leur grande puissance venait du saint-siège, qui avait sans cesse augmenté leurs états aux dépens des autres seigneurs, en légitimant successivement toutes leurs usurpations, et en les autorisant à lever des impôts et des dîmes sur leurs sujets. Il fit remarquer que sous le règne de Philippe-Auguste, les rois de France n'avaient que dix-huit mille livres de revenus, tandis que sous son pontificat le roi actuel en percevait quarante mille, au moyen des grâces et des dispenses qu'il lui avait accordées. Il accusa le roi d'ingratitude, comme refusant de se soumettre à son père spirituel; et enfin, s'animant par degré, il termina son discours par ces paroles : « Oui, si le » roi ne devient pas plus sage, je saurai le châtier comme un » écolier et lui ôter la couronne. » Il espérait que sa prophétie se réaliserait, sachant que les Flamands étaient à la veille de se révolter. En effet, on apprit bientôt la nouvelle que les habitants de Bruges et de Gand, exaspérés contre les Français, s'étaient réunis au nombre de vingt mille, et

avaient taillé en pièces une armée de plus de quarante mille hommes, commandée par le comte d'Artois et par les meilleurs capitaines de Philippe le Bel. Cette rencontre avait eu lieu sous les murs de Courtray; douze mille gentilshommes étaient restés sur le champ de bataille, et parmi eux le comte d'Artois, Pierre Flotte, et un grand nombre de seigneurs distingués.

En signe de réjouissance, le pape ordonna des messes solennelles dans les églises de Rome; ensuite il renouvela auprès de Charles de Valois l'offre de le mettre sur le trône de France: le prince repoussa avec indignation les avances de Boniface, et se hâta de revenir à la cour de son frère pour réparer les désastres de la dernière campagne.

De son côté, le roi, instruit des intrigues du saint-siège, résolut de se venger, et tint une assemblée dans le palais du Louvre, le 12 mars 1303, pour entendre la requête que Guillaume de Nogaret avait à présenter contre le pape. L'ambassadeur s'exprima en ces termes: « Je demande, illustres » seigneurs, que le cardinal Benoît Gaëtan, qui se fait appeler pontife, soit mis en accusation comme athée, simoniacque, ennemi de Dieu et des hommes, incestueux, voleur, sodomite et destructeur de la religion; je supplie le roi de réunir les états, afin de publier une ordonnance de convocation d'un concile général pour juger Boniface. En attendant, je demande qu'on procède sans retard à la nomination d'un vicaire pour gouverner l'Eglise romaine, et qu'on arrête immédiatement l'antipape, afin qu'il ne puisse s'opposer aux réformes qu'on entreprendra pour le bien de la chrétienté.

» N'oubliez pas, grand prince, ajouta-t-il en s'adressant à Philippe, que vous êtes obligé, par l'exemple des rois vos prédécesseurs, et par le serment que vous avez fait de protéger les Eglises de votre royaume, de poursuivre le cardinal Gaëtan jusqu'à ce qu'il soit réduit à l'impuissance de nuire.»

Le pape ayant eu connaissance de ce qui avait été fait contre lui dans la conférence tenue au Louvre, écrivit aussitôt au cardinal Lemoine, son légat, qu'il eût à excommunier personnellement le roi de France, et à déposer les ecclésiastiques qui avaient été assez hardis pour administrer les sacrements ou pour célébrer le divin sacrifice après sa défense. Il envoya l'ordre au Père Nicolas, jacobin, confesseur de Philippe le Bel, de comparaître à Rome dans trois mois, afin de répondre devant le consistoire de la résistance que le prince avait apportée jusque-là aux volontés du saint-père: il cita pareillement à son tribunal, et pour la même cause, tous les évêques français.

Le roi, prévenu de ces tentatives insensées, fit arrêter l'archidiacre de Constance et Nicolas de Benefracto, porteurs des bulles du pape; et en même temps il publia un édit ordonnant la confiscation des biens des ecclésiastiques qui se rendraient à Rome.

Boniface, qui se trouvait alors en guerre avec les plus puissants princes de l'Europe, reconnut, mais trop tard, le danger auquel il s'était exposé en poursuivant Philippe le Bel avec tant de violence. Néanmoins il essaya de lutter, et préalablement il mit en usage cet axiome politique: « Lorsqu'on a trois ennemis, il faut faire la paix avec deux pour combattre le troisième; ensuite on extermine successivement

» les deux autres. » Il commença en effet par se réconcilier avec Albert d'Autriche, en le reconnaissant empereur; il ne l'appela plus sujet rebelle ni assassin; il le proclama au contraire seul et légitime souverain de Germanie, suppléant ainsi par sa toute-puissance apostolique aux irrégularités de la première élection.

Avant d'expédier cette bulle, il exigea d'Albert la déclaration suivante: « Je reconnais que l'empire a été transféré » par le saint-siège des Grecs aux Allemands en la personne » de Charlemagne; que le droit d'élire le roi des Romains a » été délégué par les papes à certains princes ecclésiastiques » ou séculiers; enfin, que les souverains reçoivent du chef » de l'Église la puissance du glaive matériel. »

Boniface avait demandé à Frédéric, roi de Sicile, une déclaration analogue; et sur son refus il l'avait excommunié et avait mis ses états en interdit. Mais comme Robert, duc de Calabre, fils aîné de Charles le Boiteux, et Frédéric, s'étaient enfin réconciliés en signant un traité qui assurait à ce dernier la souveraineté de cette île pendant sa vie, sous la condition qu'il épouserait Éléonore, fille de Charles de Valois, le pape se trouva forcé de l'absoudre de l'excommunication, et de lui accorder des dispenses pour son mariage avec Éléonore.

Frédéric consentit cependant, pour obtenir l'investiture, à faire hommage lige de ses états au saint-père, et s'engagea à lui payer chaque année un tribut de trois mille onces d'or, et à lui fournir cent chevaliers armés pour trois mois, toutes les fois qu'il en serait requis; enfin, il déclara qu'il reconnaissait pour ses ennemis ceux de l'Église romaine, et qu'il

les combattait à outrance au premier ordre de la cour de Rome.

Boniface songea également à se créer des alliances en Hongrie, et il profita de ce que les seigneurs de ce royaume avaient donné sans son autorisation la couronne à Venceslas, fils du roi de Bohême, pour déclarer l'élection irrégulière, et pour revendiquer la libre disposition de ce trône. Il cita à Rome les divers prétendants à la royauté de Hongrie, et déclara qu'il se prononcerait pour celui qui offrirait le plus d'avantages au saint-siège. Ni Venceslas ni son fils ne comparurent; ils envoyèrent seulement trois ambassadeurs, qui déclarèrent au nom de ces deux princes qu'ils venaient simplement pour assister au synode et non pour plaider la cause du roi, qui avait été choisi par la volonté des Hongrois. Le pape leur répliqua insolemment que le trône de Hongrie se transmettait par ordre de succession et non par voie d'élection; et qu'en conséquence il l'adjugeait à la reine Marie et à Charobert, son petit-fils.

Des ordres furent expédiés aussitôt à Nicolas de Trévis, légat de ce royaume, pour qu'il mît l'interdit sur la ville de Bude et qu'il revînt en Italie; mais les prêtres hongrois, sans s'occuper des censures ecclésiastiques, continuèrent à célébrer l'office divin et à administrer les sacrements; bien plus, ils excommunièrent publiquement le légat et Boniface lui-même. Néanmoins le coup était porté, et la guerre civile éclata; elle dura jusqu'en 1310, époque à laquelle Charobert fut universellement reconnu souverain de Hongrie.

S'étant ainsi assuré de puissants alliés, le pape recommença ses luttes contre Philippe; il le déclara déchu du trône, et